

in keeping with the tasks of exorcism the poet embraces. The ellipses and discreet resonances of the collection's ample tableaux may convey a certain acquiescing to our vulnerability, to the obscure-ness that may beset us, to our becoming-ness, at once "absurde/et lumineux et noir;" yet Esteban's vision always manages to transcend the temptations of futility in order to cling to the persistence of desire, tenderness, all that allows him to say, by way of farewell, in closing this book of mourning and continuity: "Tu étais si belle dans le matin/que j'ai cru que je n'allais pas mourir." This same impulse sustains Esteban in the low moments of lived experience, orients his dream towards a transformation of the minimum into furtive magnificence, permits him to affirm the merits of an astonishing equivalence in "everything [of] the normal and the extraordinary." If, at times, reading the prose poems of "Phrases, la nuit", we may think of Michaux, or Rimbaud or even Baudelaire, the poetic modes of Esteban for style is as plural as consciousness, here remain distinctive, quite beyond imitation: serenity and intensiveness, clinical clarity and restless questioning, compactness and rich evocativeness within such economy, discursiveness and vision, humour and solemnity. If what

the poet says "ne ressemble que de très loin à son mal," such slippage undoubtedly remains the act and the place of a great and admirable resistance to what Esteban terms "le suprême scandale contre lequel on ne peut rien."

Michael Bishop
Dalhousie University

Jean Orizet. *Le Miroir de Méduse.* Paris: Le Cherche Midi Éditeur. 1994. 222 p.

Disons d'abord que c'est une prose poétique par un grand poète français de renom qui n'indique pas le genre de ce texte fascinant. Ce livre pourrait être classé dans la catégorie de "journal de bord." Écrit pendant une assez longue période indéterminée, Orizet n'indique pas les dates exactes de ce récit de voyage aux quatre coins du monde. On découvre dans ce livre des essais sur la création artistique et littéraire, des vignettes sur certains épisodes de la vie de l'auteur, ou encore, un roman réaliste où le narrateur présente les faits et gestes entrepris et nar-rés par la voix de l'auteur, révélant ainsi

ses contacts avec de multiples cultures riches en couleurs nationales et internationales.

Pour Orizet, Méduse est immortelle même dans l'inquiétude qui la caractérise et qui affole par son histoire. Son regard "tombe" sur sa propre image "et l'autopétrifie" (17). Mais pour l'auteur, le visage de Méduse se calque sur d'autres visages peints par les grands maîtres, tels que Caravaggio ou Piranesi, ou carrément la Gorgone retrouvée à Cuba. Cette métaphore puissante déclenche une écriture dense par ses embranchements symboliques, ce qui constitue un empire d'anecdotes et de signes intrigants. En effet, ces têtes d'une immense créature ne nous transmet pas l'image de notre propre présence ou du statut personnel que nous occupons dans la vie. Mais elles changent plutôt notre regard vis-à-vis de la beauté et de l'esthétique dans toutes leurs relations au monde et à l'environnement.

Jean Orizet traque à chaque occasion la manifestation de ce qu'il appelle "L'ENTRETEMPS." Dans le chapitre intitulé "Terre et Lune en abyme," il décrit l'expérience de Neil Armstrong (l'été 1969), les contours du soubassement politique de cet événement inaugural et emblématique pour conclure:

... je voyais, regardé par les yeux de l'astronaute, notre planète blanche et bleue d'où moi-même je voyais l'astronaute nous regarder. Formidable mise en abyme de ces regards qui croisaient dans le temps et l'espace du poème pour devenir des trajectoires d'entretemps. (61)

L'entretemps chez Orizet, ce sont des jeux de miroirs et de regards où la conscience est portée à son plus haut point d'incandescence. Sartre aurait dit, "des moments privilégiés" qui nous surprennent et que nous vivons dans une splendeur de visions inouïes. Proust aurait dit, "des moments d'extase," où par le jeu de la mémoire involontaire se révèle à nous tout un monde de beauté comme l'expérience de la Madeleine ou celles des Clochers de Martinville. Joyce aurait dit, "des moments d'épiphanie," alliant le mystique à l'esthétique. Il y a un peu de tout cela dans cette oeuvre de Jean Orizet qui tente de déceler en Italie, en Espagne, au Portugal, à Cuba, à Istanbul ou en Orient, à Kilimandjaro ou à Valparaiso, toute la perfection et le triomphe de l'esprit humain. Cette perfection est parallèle à celle de Dieu. Mais, nous faire accéder à la pensée divine, c'est peut-être abolir un tant soit peu ce qui constitue notre humanité et ses faiblesses. A cet

égard, Jean Orizet inscrit quand même une certaine relativité dans les jeux de l'espace/temps. Voir son chapitre, "Un peintre de l'entretemps" (83) où l'artiste s'approprie l'univers "en bousculant l'espace et le temps par la forme et la couleur, le peintre avait découvert le moyen de *représenter* l'entretemps" (86). Il est impossible de rendre compte de ce livre foisonnant d'idées et d'images, de souvenirs inoubliables, et d'échos d'un passé prestigieux, de certains héros mythiques ou réels, religieux ou profanes. Par exemple, le chapitre sur Dante et *la Divine Comédie*, Che Guevara ou Hemingway, "Le Vieil Homme et la Mort," sont repus d'observations judicieuses tant sur les hommes que sur les oeuvres. Le chapitre sur Alain-Fournier, intitulé "Champs d'Honneur," nous révèle le passage du "fantôme de sa propre mort avant de redevenir Alain-Fournier âme et corps" (164).

Ce livre est divisé en quatre parties débutant par un prologue. Dans les deux premières, "Le Miroir de Méduse" et "La Prairie d'Asphodèles," Orizet narre le monde extérieur, et dans les deux dernières, "Un Étranger Vêtu de Noir" et "Compagnons d'Entretemps," il se concentre beaucoup plus sur la quête intérieure du poète, avec des considéra-

tions remarquables sur la poésie et la fonction du poète. Si pour Montaigne, "Philosopher c'est apprendre à mourir," pour Jean Orizet, le refuge dans "l'entretemps de la mémoire," c'est au fond chercher en lui-même "des raisons d'être moins seul" (185).

Ainsi, nous cascadons de moments privilégiés à "entretemps de la mémoire," ou, si l'on veut, d'écriture saisissante à échos et impromptus divertissants. Ce livre se lit d'un seul trait parce qu'il nous sollicite par la vie vécue à la charnière du sensible et du beau. C'est pour ces raisons que nous le recommandons vivement à ceux et à celles qui s'intéressent aux surgissements d'une pensée poétique en contact du génie des lieux sur cinq continents.

Hédi Bouraoui
Université York